



Le Corps et le Destin*

COMMUNICATION DE LUC DELLISSE

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 18 NOVEMBRE 2023

S'intéresser à Pierre Louÿs, dont les dates de naissance et de mort, 1870-1925, indiquent bien *sa situation* dans une période particulièrement riche en grands auteurs (Proust, Valéry, Colette), ce n'est pas s'attacher à un point d'érudition : c'est chercher à capter, d'une manière forcément parcellaire, fragmentaire, un épisode significatif, un moment-clé, de l'aventure qui constitue ma passion principale, celle qui organise et emporte toutes les autres : *la littérature*.

Dans ce but, je procéderai, non en ligne droite, mais plutôt en spirale, pour essayer d'atteindre, comme par surprise, le cœur de la question. C'est la raison, notamment, pour laquelle je reviendrai à plusieurs reprises sur la maladie de Louÿs, en la pressant toujours de plus près, pour enfin passer outre et arriver au centre.

*

On ne connaît pas Pierre Louÿs. Son nom dit beaucoup, son œuvre presque rien. Sa notoriété est surtout celle d'un auteur pornographique (*Trois filles de leur mère*, *Manuel de civilité*, *Dialogues de courtisanes*, *Histoire du roi Gonzalve*, outre quelques centaines de poèmes obscènes) : et si on se souvient des certains titres de jeunesse, comme *Aphrodite* ou les *Chansons de Bilitis*, c'est de loin et pour ainsi dire, par le récit des voyageurs. L'essentiel des publications récentes et des rééditions qu'on trouve en librairie touche à l'érotique, où il est vrai il excellait, mais qui occulte dans une large

* L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=ZUeOKEzUaT0>.

mesure l'entreprise littéraire radicale dans laquelle il s'était lancé et dont il fut le héros écrasé.

Or cette production d'ouvrages qu'on appelait jadis « sous le manteau » est d'essence posthume. Pas un seul n'a été publié de son vivant ou avec son accord ; c'étaient des plaisirs réservés, à lui et à quelques proches. C'est la dispersion méthodique, par sa veuve et par son amant, de ses innombrables manuscrits, comme de sa bibliothèque et de ses photos, qui a mis sur le marché une masse énorme et incontrôlée de documents divers, d'où est née depuis près d'un siècle une étrange bibliographie.

Louÿs est aussi connu, dans les marges, pour son activité d'érudit bizarre, à qui on doit le déchiffrement d'énigmes littéraires et de cryptogrammes, et l'attribution de textes anonymes ou douteux du xv^e, du xvii^e siècle (*Les XV joyes du mariage* ou *l'Histoire comique de Francion*) à des noms inattendus. Il est surtout à l'origine de ce qu'on a appelé l'affaire Corneille-Molière, où, en prosodiste et non en lexicographe, il décèle la main de Corneille dans diverses pièces de Molière. Certes, sur ce dernier point, il s'est mis en danger, de son vivant, avec des affirmations péremptoires et perçues comme scandaleuses. Mais ce scandale survient en 1920, quand Louÿs, malade, amer, à demi aveugle, a renoncé à ce qui fut sa raison d'être : l'intensité poétique.

Il est certain que ce double statut actuel (érotisme et érudition) constitue un renversement de l'idée première qu'on se faisait de lui de son vivant. Il passait pour ses contemporains, à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e, pour un romancier et poète de tout premier ordre, un novateur dont l'inspiration, puisant dans la culture gréco-latine et méditerranéenne, mêlait la fantaisie, la puissance, l'érotisme retenu, l'art des images frappantes à des rebondissements inattendus, pour produire « une volupté littéraire nouvelle », au sens où Valéry appelle les œuvres de création « des objets voluptueux ». Il passait, à juste titre me semble-t-il, pour un remarquable styliste, qui avait, à l'égard de la prose française, de la musique de la prose française, une oreille absolue. Mallarmé et Heredia, qu'il a beaucoup fréquentés, le plaçaient au plus haut de l'Olympe poétique.

Ceux qui l'ont connu, du reste, qui ont échangé avec lui, étaient frappés par la vivacité de son intelligence, et par ses connaissances précises et profondes dans de très nombreux domaines : linguistique des langues mortes ou vivantes, histoire et politique, civilisations lointaines ou proches, mais aussi stratégie militaire, marine et aviation, médecine et alimentation, sociologie et mœurs, tout ceci avec finesse, ampleur, références et détails. Ce genre de richesses de l'esprit, quand elles ne s'incarnent pas dans des œuvres, s'oublie vite et pour toujours. S'il n'y avait deux très vastes correspondances, celle avec Georges Louis, le demi-frère bien aimé, et celle avec Paul Valéry, l'ami irremplaçable, pour mesurer ce qu'il en était, nous ne saurions plus rien de son intelligence et de ses vues.

Avec de tels dons, de telles fées au berceau, et un succès qui naît en 1896 avec *Aphrodite*, tableau de mœurs antiques (best-seller et rayonnement mondial), et se poursuit de livre en livre, jusqu'au début du xx^e siècle, comment expliquer cette chute soudaine de perception de Louÿs écrivain ? Que lui est-il arrivé, à un âge encore tendre, trente et un ans, pour modifier ainsi tous les paramètres, et tous les regards ?

*

Car son œuvre est ainsi coupée en deux par l'année 1900. La dernière décennie du xix^e siècle correspond à son travail productif et visible, source d'un succès éclatant. À partir d'avril 1900, date où il boucle le dernier feuilleton de son roman *Pausole*, commence, en pente douce, la longue période d'enlèvement, d'inachèvement perpétuel, et enfin de silence, qui va s'identifier avec son destin. Entre ces deux espaces si distincts, comme pour marquer la rupture, une phrase qu'il écrit à Paul Valéry le 10 octobre 1900 : « C'est bien fini, fini, je ne crois plus à la littérature. » Que se passe-t-il ?

Pour le comprendre, nous disposons, outre sa vaste correspondance déjà évoquée, de quelques points saillants de sa biographie, et des témoignages extérieurs dus à ses amis et à ses proches, à commencer par ses secrétaires. Mais les faits retenus ont tendance, semble-t-il, à ne pas bien distinguer les causes et les conséquences. Louÿs a beau expliquer à son frère qu'il est un écrivain d'imagination et non d'observation et qu'à

partir de la trentième année, l'imagination baisse et que seuls les écrivains d'observation peuvent continuer à produire des romans et des fictions sans souffrir d'usure imaginative, cela ne nous convainc pas entièrement. De même, les soucis de santé, à commencer par l'emphysème et les problèmes de vue, qui viennent tourmenter Louÿs et lui rendent difficile la pratique assidue de l'écriture littéraire avec ce qu'elle implique de reprise, de retouche et de retravail du style, demandent à être replacés dans un contexte plus large.

Parmi les causes prochaines de son désenchantement littéraire, il y a indubitablement l'affaire Marie. Rappelons-la en quelques mots.

José-Maria de Heredia avait trois filles. Hélène, Marie et Louise. Très vite, Pierre, qui fréquentait chez le poète des *Trophées*, devint amoureux de Marie, et elle de lui. Mais suite à des transactions matrimoniales comme il en existait à cette époque, Marie fut incitée à épouser Henri de Régnier, qui au passage payait les dettes de jeu de son futur beau-père. Les deux amoureux renoncèrent, et se croisèrent durant deux ans. Jusqu'à ce que, un jour de 1897, le déclic jouant, ils deviennent amants, et amants passionnés.

À la fin de l'année suivante, Marie donne naissance à un fils, qui s'appellera Pierre, comme son parrain Pierre Louÿs — qui est, à n'en pas douter, le géniteur véritable.

La liaison se poursuit, et Marie, qui n'a pas froid aux yeux, propose à Pierre d'épouser sa sœur, Louise, éprise depuis longtemps de ce beau poète, couvert de femmes et aurolé du succès de ses livres (*Aphrodite*, *La Femme et le Pantin*). Selon elle, cela favorisera la suite de leur propre liaison. Il n'en est rien. Louise ressemble physiquement à sa sœur, mais elle n'a ni son talent poétique ni son amour de la vie. Le mariage ne sera pas une réussite. Et l'amour des deux amants, comme toutes les amours terrestres, prendra fin en 1901.

Tout cela, qui fait un peu vaudeville, blesse profondément Pierre, qui ne s'en remettra jamais qu'à demi. Mais est-ce suffisant pour expliquer la suite : la fracture de l'existence de Pierre et, du point de vue littéraire, sa disparition des radars ?

Nous ne sommes pas tenus de croire que la déception amoureuse ou le mariage malencontreux suffisent à créer une combinaison chimique imparable qui produise l'incapacité d'achever de nouveaux livres, de mener jusqu'au bout de nouveaux projets éditoriaux. Qu'est-ce qui est à la source de ce lent et long éloignement de la vie publique au profit d'un enfoncement dans une œuvre invisible et inachevée ? Quel est l'alpha, quel est l'oméga ?

Pourquoi l'ardent, le remuant, l'entreprenant poète et voyageur s'est-il enfermé dans une sombre maison de Passy, et n'en sortira plus guère, sauf par courtes foudrades, tandis que son caractère s'aigrit, et que sa santé se dégrade ?

Très vite, il fut en proie, avec des variations, des modulations de fréquence, à toutes sortes de maux : problèmes de vue, d'équilibre, de locomotion, migraines, problèmes psychosomatiques, hallucinations. Quel est leur secret ? Que dit l'état de santé de Pierre Louÿs ?

Le corps est un sismographe qui reflète, qui accompagne une vie humaine, et en dessine le tracé intérieur. Or ce corps subit des attaques considérables et singulières, tout au long des vingt-cinq dernières années de sa vie.

Certains des symptômes qu'il éprouve alors, l'emphysème, la démarche alourdie, la mauvaise forme, l'humeur morose, n'ont sans doute pas besoin d'autres explications. En revanche, les troubles d'équilibre, les accès de fureur croissante qui, à partir de 1919 ou 1920, prennent une tournure inquiétante et finiront par tourner au déséquilibre mental, et surtout les graves détériorations de la vue, qui aboutiront à la perte d'un œil, puis à une cécité presque entière, amènent à se demander ce qui, réellement, est en jeu, dans la lente descente, dans l'égarement, dans l'enlisement final de Pierre Louÿs.

Tous les phénomènes qui l'accablent : vieillir prématurément, devenir aveugle, tomber dans la rue, avoir des crises de colère ou de violence immaîtrisées, développer une rumination sexuelle permanente, éprouver des problèmes respiratoires, avoir du

mal à coordonner ses mouvements, être en proie à des faux souvenirs — peuvent s'expliquer séparément par diverses raisons. Mais leur combinaison, ou leur récurrence, semble aimantée par un problème central. Quel est-il ?

Nous pouvons nous faire une assez bonne idée de l'évolution physique de Pierre Louÿs en partant de son commencement, c'est-à-dire du début des années 1890. La plupart des photos de lui dont on dispose datent de cette période. Sans doute, les traits d'époque noient un peu notre lecture des photographies qui le montrent dans tout « l'éclat » de sa jeunesse : le corps mince, la coiffure brossée en arrière et formant quelquefois une sorte de houppe, le col et la cravate toujours mal ajustés au cou, et surtout l'énorme moustache en forme de guidon qui crée avec le Français moyen de cette époque bien plus de points de ressemblance que de traits distinctifs. Sur ce jeune visage à la fois vif et compassé, l'énorme moustache semble un postiche et presque un déguisement.

À regarder de telles photos — elles ne sont guère que sept ou huit qui reviennent perpétuellement dans la plupart des communications qui se rapportent à Louÿs —, il est difficile à l'observateur de 2023 de reconnaître comme une évidence la phrase d'Oscar Wilde — qui s'y connaissait — sur Louÿs : « Il est presque trop beau pour un homme. » À dire vrai, nous trouvons la confirmation de cette phrase davantage de manière induite, en mesurant le nombre de ses succès amoureux et sa réputation de charme invincible, plutôt qu'en cherchant à retrouver sur son visage photographié la justesse de la phrase d'Oscar Wilde.

Sachant qu'il poursuit ses excès d'écritures (même inachevées) et de cigarettes, de frasques, nous l'imaginons donc, aux approches de la quarantaine, le visage peut-être un peu flétri, quelques fils blancs dans la chevelure ou la moustache moins flamboyante, mais toujours assez proche du garçon mince et charmeur qui était apparu à Oscar Wilde, à André Gide, à Claude Debussy et à 800 ou 900 femmes. C'est avec une véritable surprise que nous découvrons, à partir de 1910, que tous les témoignages (ceux de Valéry, Léautaud, Régnier, Farrère, Fernand Gregh...) font état de l'obésité intermittente de Louÿs, de sa démarche vacillante, de ses moments de folie, de sa cécité croissante, des troubles moteurs et, par-dessus tout, de sa terrible

dégradation générale. Valéry et Léautaud notent, par exemple, qu'ils ont croisé un Louÿs éléphantique, un Louÿs mythomane, un Louÿs hagard, quitte, à d'autres moments, à le retrouver très amaigri, où redevenu lucide, quoiqu'un peu querelleur.

À travers les variations, les modulations du corps de Pierre Louÿs, nous apprenons donc quelque chose de plus, quelque chose d'intrinsèque et d'intime, sur son parcours. Son corps est une aiguille tremblante, une feuille de température — comme le corps de Proust, gisant qui écrit dans le sarcophage du boulevard Haussmann, ou le corps de Flaubert, dans les années qui suivent l'attaque de Pont-l'Évêque, tressautant sur son canapé de Croisset.

Mais pour Louÿs, c'est encore un peu plus compliqué, encore plus grave.

Il nous reste deux images de son état physique dans ses dernières années. La première est une photo où on le voit dans le jardin du « Grand Hôtel » de Tamaris, avachi sur une chaise, dans une posture de vieillard, face à sa seconde femme, Aline. Et d'autre part, la funeste reproduction photographique de son visage sur son lit de mort, les cheveux longs et lissés en arrière, la barbe presque assyrienne, les traits détruits et méconnaissables. « On ne lui épargna pas l'outrage dernier de photographier son cadavre et d'en faire, par des retouches atroces, une sorte de macabre pantin », note Claude Farrère (*Mon ami Pierre Louÿs*, p. 131). Cette longue période du désastre des toutes dernières années de Louÿs, de 1920 à avril 1925, date de sa mort, viennent confirmer, sur un autre plan, les récits que l'on doit à son dernier carré d'amis : Claude Farrère, André Lebey, Fernand Gregh et, dans une moindre mesure car le rôle de ce personnage est ambigu, Jean Cassou, un des secrétaires dont Louÿs a eu besoin quand sa vue s'est mise à décliner.

Tous décrivent sa névrose, ses crises caractérielles, ses pertes du sens de la réalité, ses séjours en maison de repos qui prennent parfois la forme de cliniques psychiatriques, la quasi-impotence physique, la difficulté croissante à déchiffrer de son seul œil encore vivant, même avec une forte loupe, les textes les plus clairs, et l'énorme dépression morale, aggravée par la drogue, par le comportement douteux d'Aline, qui

fait des secrétaires de Pierre ses amants et donne naissance coup sur coup à trois enfants dont seul le premier, sans doute, est de Louÿs.

En somme, les phénomènes qui l'accablent — vieillir prématurément, grossir et maigrir sans raison claire, devenir aveugle, tomber dans la rue, développer une rumination sexuelle permanente, éprouver des problèmes respiratoires, ne plus coordonner ses mouvements, être en proie à des hallucinations, à des faux souvenirs — peuvent s'expliquer séparément par diverses raisons. Mais leur combinaison est aimantée par un problème central.

Ce n'est pas un simple mauvais état général. On sent passer le souffle d'une faux plus mortelle.

Pour faire entendre de quoi il s'agit, sans entrer dans le détail d'une maladie qui a décimé la littérature française du xix^e siècle, qui a martyrisé Daudet, frappé Jules de Goncourt de démence et réduit Maupassant à l'animalité, nous pouvons relire ce passage des *Cahiers* d'Henri de Régnier, en date du 30 mai 1922 : « Valéry me raconte l'internement de Pierre Louÿs à la maison de santé de Rueil, à la suite d'intoxication de cocaïne et d'alcoolisme. Comme il est syphilitique, on craint la paralysie générale » (*Cahiers inédits*, p. 787).

Régnier est le seul, absolument le seul, parmi des centaines de commentateurs ou de spécialistes louÿssiens, à évoquer cette maladie. Il est le beau-frère, et Valéry le meilleur ami, de Louÿs : leur avis informé sur la question est convaincant, et vient recouper le soupçon que chacun peut avoir. N'oublions pas les centaines de prostituées que notre homme avait pu saillir, sans précaution, à partir de sa vingtième année, et qui rendaient son inoculation, hélas, assez probable. Le désastre de la deuxième partie de la vie adulte et l'effondrement de son œuvre visible tiennent à ce drame.

Je ne crois pas pour autant que la syphilis implique forcément le silence. Mais elle implique le naufrage. Cette maladie rongeuse provoque une sorte d'effet centrifuge de la volonté et de l'action. L'œuvre, si elle se poursuit, se débat dans un orage perpétuel.

Elle a lieu dans les convulsions d'une personnalité attaquée de toutes parts par le mal. Ce mal, avec des variations et des rémissions, se poursuivra jusqu'au bout.

Et pourtant, pourtant ! Durant ses vingt-quatre dernières années (1901-1924 : la majorité de sa vie adulte), l'enlèvement auquel nous assistons de l'extérieur n'empêche pas Louÿs de travailler : au contraire, pourrait-on dire. Certes, désormais, la plupart des publications en librairie sont soit des textes anciens, soit des fonds de tiroir, soit des rééditions (pour *Aphrodite*, surtout, elles sont innombrables). Mais l'essentiel de son temps de veille (de plus en plus décalé entre le jour et la nuit) est consacré à l'écriture. Nombreuse, diverse, acharnée.

Vaste correspondance incroyablement riche et variée. Recherches sur l'origine de textes oubliés, examen des livres et manuscrits à teneur mystérieuse, composition d'essais, d'analyses de structure, comparaison de prosodie : l'érudition bizarre dont nous parlions tout à l'heure jette de grands feux.

Projets d'œuvres sans cesse entamées et abandonnées (dont un vaste *Dictionnaire de la femme* ! et un roman presque légendaire dans sa fin indéfiniment retardée : *Psyché*). Ces fragments, au même titre que ceux qui figurent dans le journal de Kafka, sont formidablement riches et intéressants, dans leur inachèvement même.

Et par-dessus tout cela, une œuvre érotique foisonnante, innovante, et d'une radicalité sans commune mesure avec tout ce qui existe dans ce domaine : *Trois filles de leur mère* en étant le chef-d'œuvre. Mais il y en a dix autres, y compris un théâtre pornographique et une épopée sexuelle détonants !

L'ensemble de ces documents, que de patients traqueurs de curiosités et de curiosa comme Jean-Paul Goujon continuent à retrouver et à publier, représente des milliers de pages (dix fois plus en quantité que l'œuvre anthume de l'auteur).

Louÿs connaît aussi une reprise soudaine de l'invention poétique, suite au choc qu'il éprouve au début de décembre 1916 en découvrant qu'un vers qui le hantait depuis des années, *Ouvre sur moi tes yeux si tristes et si tendres*, était le début d'un poème qu'il

avait écrit à l'époque de ses amours avec Marie. Reprenant le fil rompu dix-huit ans plus tôt, il écrit ce qui deviendra le *Pervigilium mortis*, grand et terrible chant d'amour et de mort.

Ainsi ce désastre de coupure avec le monde et de non-publication est productif, en qualité aussi. Et en postérité. Ce n'est pas *Aphrodite* ou *Bilitis*, c'est le dossier Corneille-Molière, c'est le *Roi Gonsalve*, c'est *Trois filles de leur mère*, c'est le *Pervigilium mortis*, qui peuvent se relire aujourd'hui et qui donnent, au nom et au destin de Pierre Louÿs, leur vrai sens.

Or il appert que sans la catastrophe qui s'est abattue sur lui, Louÿs se serait confondu avec une œuvre extrêmement circonscrite, non seulement dans le temps, mais dans le style : une écriture artiste, post-symbolique, fin de siècle, où les trouvailles voisinent avec les fioritures. Les beautés formelles n'auraient pas empêché le vieillissement et les aspects dédorés de cette œuvre.

Il y a un côté fin de siècle, avec ce que cela implique d'un peu déliquescent, dans *Aphrodite*, *La Femme et le Pantin*. Et ce n'est pas un hasard si le dernier roman « d'avant » qu'il a écrit, *Psyché*, et qu'il a vingt fois espéré finir, est resté inachevé. Ce temps-là était passé. Un autre est venu, catastrophique pour l'existence de Louÿs, mais fécond du point de vue de la valeur posthume de l'œuvre.

Si rien ne s'explique sans la maladie, la maladie n'explique pas tout. Le ratage apparent a sa face cachée : l'écriture sans fin, sans espoir, à la poursuite d'une œuvre secrète.

Il existe une autre façon d'être « fin de siècle » que d'avoir publié dans les années 1890, et même, d'avoir cessé de publier au début du xx^e siècle ; une autre, que d'avoir écrit des livres à la fois légers et anxieux, d'avoir éprouvé le sentiment de la déliquescence et de l'inutilité, d'avoir participé à « une fin de partie ». Il y a une mélancolie plus profonde, qui tient à l'expérience d'un hiatus complet entre son idéal et la réalité, à l'impossibilité de réaliser son rêve, dont le modèle est dans « l'azur ». C'est là un trait distinctif de tous ceux qui furent, ardemment, disciples de Mallarmé.

À la veille de sa mort, dont il sent la présence, l'auteur d'*Hérodiade* griffonne une note rapide à ses proches pour indiquer qu'il ne laisse rien de cette Œuvre dont il a entretenu l'illusion ; mais, ajoute-t-il : « Croyez que cela devait être très beau. »

Cette phrase est la signature même d'une époque. Elle s'applique tout entière à Louÿs, le dernier héros peut-être de l'aventure littéraire dans ce qu'elle a de plus radical et de plus impossible. Considérant l'éblouissement de sa jeunesse, la noirceur de sa fin, et l'énorme masse d'œuvres inachevées qu'il laisse et que sa veuve aussitôt disperse (et dont les scories sont exemplaires), il nous est possible d'entendre, comme le sens réel, le sens tragique de cette trajectoire, ce murmure testamentaire : « Croyez que cela devait être très beau. »

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Luc Dellisse, *Le Corps et le Destin* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <www.arlfb.be>